

ABD ALLAH TEURDJMAN

RENÉGAT DE TUNIS EN 1388.

Cet article se rattache par le fait à celui qui précède ; et Senouci est bel et bien la cause de l'exhibition actuelle d'Abd Allah : sans lui, je n'aurais probablement pas songé à ce prêtre renégat ; et c'eût été dommage, car il semble avoir été créé tout exprès pour servir de repoussoir au théologien de Tlemcen.

Mais faisons savoir comment j'ai été amené à faire cette exhumation.

L'érudition biblique de l'auteur de l'*Akida*, en la supposant le résultat de l'étude directe des textes, m'étonnait beaucoup, je dois l'avouer. En effet, on sait que M. Renan a eu d'excellentes raisons pour avancer que « peut-être, aucun savant musulman, — et, certainement, aucun Arabe d'Espagne — n'a su le grec (*Averroès*, p. 37). Il aurait pu ajouter, en toute sûreté de conscience, « ni le latin et encore moins l'hébreu, » puis étendre son observation aux Mahométans d'Afrique, lesquels plus rapprochés de l'Orient que les Andalous — comme distance matérielle — en étaient bien autrement éloignés, sous le rapport de la culture intellectuelle.

En somme, les musulmans, en général, n'ont guère connu les œuvres littéraires et scientifiques de l'antiquité que par l'intermédiaire des traductions syriaques. Aussi, quelles bévues n'ont-ils pas commises dans cet ordre d'idées ? Averroès, lui-même, l'illustre commentateur d'Aristote, ne s'est-il pas imaginé que chez les Grecs la tragédie était l'art de louer et la comédie celui de blâmer ? Mais le plus curieux est sa conception de l'éloge hellénique, qu'il définit, par l'organe de son traducteur, *incitatio ad actus cohituales* (RENAN, *Averroès*, p. 36).

Losqu'on voit, au beau temps littéraire des Arabes, un prince de la science islamique, une des colonnes spirituelles de son époque, donner dans de pareilles aberrations, on éprouve le besoin de se tenir en garde contre les écrivains d'un rang inférieur. Certes, Senouci, venu longtemps après, à une période de

décadence relative des études, était beaucoup moins à même que ses devanciers de puiser aux sources bibliques originales ; évidemment, sa connaissance de nos textes sacrés n'est pas de première main.

Mais où donc a-t-il pris son savoir en théologie chrétienne ? j'ai certaines raisons de penser que l'autobiographie d'Abd Allah fournira quelques utiles éléments pour la solution de ce curieux problème.

Il y a, du reste, une autre raison de produire cette autobiographie : des professeurs soldés par l'État continuent d'enseigner à nos musulmans le catéchisme séculaire de Senouci dans les *Medressa* ou écoles supérieures ; mais connaît-on bien cet enseignement et sait-on d'où il procède ? M. Brosselard a déjà dit quelque chose sur la première question ; essayons de répondre à la seconde.

Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est précisément de retracer l'existence excentrique du renégat Abd Allah, d'après ce qu'il nous en raconte lui-même, existence qui paraît avoir échappé jusqu'ici aux investigations des fureteurs littéraires. Incidemment, ce travail offrira aux moralistes et aux philosophes un nouvel et curieux exemple de ces individualités mesquines, méprisables même, et qui pourtant, grâce à des circonstances exceptionnelles, arrivent parfois à jouer un certain rôle, principalement sur une scène étrangère. Car si notre Abd Allah, par exemple, fût resté chrétien et dans son pays, sa vie, sans nul doute se serait écoulée bien obscurément au milieu du flot qui entraîne les médiocrités vers l'oubli éternel ; tandis qu'en Afrique — où son arrivée fut à elle seule un notable événement — il a pu devenir presque un diplomate et à coup sûr un remarquable écrivain scolastique dans un genre tout spécial.

Pourquoi donc, dira-t-on, arracher ce malheureux renégat à l'obscurité où il était tombé si justement ? Est-ce un artifice oratoire, une antithèse calculée pour mettre d'autant mieux en lumière la physionomie de Senouci dont M. Brosselard a su faire aimer le talent et surtout le caractère ? non, mais c'est tout simplement parce qu'il existe entre ces deux personnages, d'ailleurs si dissemblables, certains points de contact et des liens de filiation intellectuelle, qu'il est utile de constater, si l'on veut se rendre compte de la position prise jadis par la scolastique musulmane et qu'elle conserve encore de nos jours, vis-à-vis de la reli-

gion chétienne. Ainsi, quand Senouci proclame que Mahomet est le *Paraclet* annoncé par Jésus-Christ, il répète ce que notre Abd Allah avait dit trente ans au moins avant lui. Ahmed ben Abd el-Halim — que Maracci réfute dans ses *Prodromes*, — l'avait dit avant eux peut-être ; mais l'absence de renseignements biographiques sur sa personne ne me permet pas de trancher cette question (1).

Mais, d'abord, quelle est cette controverse à propos du *Paraclet* ?

Les Mahométans, nous dit M. Pauthier (*Livres sacrés de l'Orient*, p. 493) ont aussi un évangile en arabe, attribué à St-Barnabé, où l'histoire de N.-S. est rapportée tout autrement que dans nos évangiles, mais d'accord avec les traditions que Mahomet a suivies dans son Coran. Les Maures d'Afrique possèdent une traduction espagnole de cet évangile (RELAND, *de bello Mah.*, p. 23) ; et l'on en trouve, dans la bibliothèque du prince Eugène de Savoie, une version italienne que l'on suppose avoir été faite pour l'usage des renégats (MENAG., t. iv, p. 321, etc.) Ce livre ne paraît pas être l'œuvre des Mahométans, quoique, sans doute, ils y aient interpolé et changé diverses choses, selon que cela convenait à leurs desseins. Par exemple, au lieu du mot *paraclet* (en grec, consolateur) dont il est fait mention dans l'évangile de St-Jean (xiv, 16, 26, xv, 26 ; xvi, 17) et de St-Luc (xxiv, 19), ils ont mis *peryclite*, c'est-à-dire *fameux* ou *illustre* ; et ils ont prétendu que cette expression désignait leur prophète par son propre nom, *Mohammed*, qui signifie en arabe la même chose que le mot grec (V. les 8 premiers chapitres du *Nazarenus*, de TOLAND). Ce changement de *paraclet* en *perichlyte*, moyennant la conséquence qu'ils en tirent, leur sert à justifier ce passage du Coran (xli) où il est dit que J.-Ch. avait prédit la venue de Mahomet, sous nom d'*Ahmed* (loué, digne d'éloge, *illustre*) qui est la même chose que *Mohammed* et a en effet le même sens que le grec *perichlyte*.

Cette argumentation demeurerait bien faible, même si l'on passait aux musulmans la substitution de mots qu'ils se permettent.

(1) D'après le traditionnel El-Boukhari, l'origine de l'application de ces passages bibliques à la mission de Mahomet, remonte à la jeunesse de ce pseudo-prophète et commence à se caractériser dans ses entretiens avec le moine syrien Bahira. (MARACCI, *Prodromes*, p. 42).

Dans l'espoir de découvrir si le théologien Senouci n'avait pas puisé ailleurs que chez Abd Allah cette belle invention de *Faraclit* ou *Baraclita*, j'entrepris la lecture du 4^e chapitre de sa volumineuse biographie par El Mellali, son meilleur disciple et le plus chéri, biographie dont la Bibliothèque d'Alger possède un fort bel exemplaire, sous le n^o 1066. C'est dans ce chapitre qu'il est question de l'*Akida es-Sor'ra*. En parcourant l'article qui s'y rapporte, je tombai sur le récit des tribulations posthumes d'un pauvre diable qui subit dans sa tombe et devant les anges de la mort, Menkir et Nakir, un bien rigoureux examen : obligé de convenir qu'il n'a jamais lu de son vivant l'*Akida* de Senouci, cet aveu lui valut, de la part de ses juges, qui s'érigent immédiatement en bourreaux, force coups de masses de fer sur les tempes ! De pareilles anecdotes — et il y en avait quelques autres de même genre à la suite — peuvent édifier les fidèles ; mais comme elles n'apprennent pas grand'chose aux travailleurs, je laissai là mon in-4^e de 354 pages et j'essayai de faire appel à mes souvenirs particuliers. Je fus plus heureux de ce côté ; puisque c'est par cette voie que j'arrivai à la connaissance complète du renégat Abd Allah et de son œuvre.

Je lisais, il y a quelques années, dans l'*Histoire de l'Afrique*, de Kérouani, — traduction de MM. Pellissier et Rémusat, — un certain passage (p. 254), où il est question d'un *Cheikh Abd Allah l'Interprète*, prêtre chrétien qui s'était, disait-on, fait musulman à Tunis. D'abord, cette assertion me trouva incrédule ; puis l'acceptant à titre de simple hypothèse, je me demandai quel rôle ce renégat, d'une espèce si exceptionnelle, avait pu jouer dans la littérature sacrée des Indigènes. Car, en 1388, la société musulmane n'avait point perdu tout éclat intellectuel. On était encore à plus d'un siècle de l'influence des Turcs, ces grands abrutisseurs de l'Afrique septentrionale.

Un prêtre catholique ! quelle conquête pour les docteurs de l'Islam ! Ils se recrutaient donc cette fois d'un homme nécessairement versé dans les sciences et la littérature, notamment dans la théologie, la première de toutes les sciences, à leurs yeux. Avaient-ils tiré parti de cette précieuse acquisition pour étudier les côtés faibles, les points d'attaque du christianisme ? Avaient-ils, au moins, eu la curiosité bien naturelle de savoir les causes déterminantes de l'abjuration de cet homme, afin de s'en faire des armes pour opérer d'autres conversions ; si, toutefois ces causes n'étaient pas

d'une nature toute matérielle, ainsi qu'il arrive presque toujours, en pareil cas.

Comme je n'avais pas d'autre donnée dans l'étude de ce problème que deux sèches et laconiques citations de Kérouani, toutes deux étrangères à l'ordre d'idée qui m'occupait, il n'y avait guère lieu d'espérer une solution de ce côté. Je me résignai donc à n'en pas savoir davantage et n'y pensai bientôt plus.

Quinze ans au moins avaient passé sur cet incident de mes lectures, lorsqu'un jour, tout récemment, parmi plusieurs manuscrits arabes offerts en vente par un indigène, il s'en trouva un dont l'auteur s'intitulait *Cheikh Abd Allah et-Teurdjman*. C'était précisément mon homme ! Si cette trouvaille me fût advenue au plus fort des préoccupations curieuses que j'exposais tout à l'heure, elle eût certes été très chaudement accueillie. Mais tant d'années avaient passé là dessus qu'il m'arriva la même chose qu'aux gens à qui l'on fait attendre trop longtemps un bon repas et qui n'ont plus d'appétit quand on le leur présente.

J'avouerai sans détour, que le livre du Cheikh Abd Allah l'Interprète gisait dédaigné dans un coin de mon cabinet, lorsque l'article de M. Brosselard sur Senouci m'est parvenu. La connaissance singulière de nos saintes écritures dans ce théologien musulman me frappa surtout. De là, à remonter vers les idées dont je parlais tout-à-l'heure, il n'y avait qu'un pas. Cette fois le livre du Renégat était sous ma main, et la comparaison devenait facile.

Je l'avais acheté surtout comme ouvrage d'histoire, et à cause de quelques détails qu'il donne sur les sultans hafsites, Abou'l Farès Ahmed et son fils Abd el-Azziz. Mais n'y avait-il pas autre chose ? Vérification faite, je constatai que sur les 71 pages petit in-4° du manuscrit, les 53 dernières étaient exclusivement consacrées à la polémique religieuse. Seules, les 18 premières pages contenaient l'autobiographie de l'auteur ou quelques mentions historiques relatives aux deux sultans cités plus haut.

Je ne tardai guère à découvrir le fameux passage où l'on parle du Paraclét ; je constatai ensuite de nombreuses citations des évangiles, etc. Il était fort simple de rencontrer cette érudition biblique chez un ancien prêtre chrétien ; tandis que dans Senouci elle pouvait étonner à bon droit. Notez que le livre d'Abd Allah a paru en 823 (1420), et que Senouci est né neuf ans après. J'ouvre ici une courte parenthèse : le lecteur aura remarqué que plusieurs

assertions ont déjà passé sous ses yeux sans l'escorte obligée des preuves à l'appui. Qu'il ait un peu de patience ; nous touchons à l'analyse du manuscrit et c'est là que les preuves désirables se rencontreront au grand complet.

En rapprochant les faits énumérés plus haut, on est bien tenté de conclure que Senouci a connu le livre d'Abd Allah, qu'il en a fait usage dans son œuvre de scolastique, et que son érudition biblique est puisée à cette source. Il y a d'autres raisons de le supposer. A cette époque, les rapports entre l'Est et l'Ouest de l'Afrique septentrionale étaient très fréquents : les lettrés musulmans n'ont jamais été aussi casaniers que les nôtres ; ils voyageaient volontiers d'une cour à l'autre en quête de munificences souveraines. D'ailleurs, il y avait le pèlerinage qui poussait périodiquement les savants du Mogreb vers l'Orient ; ceux d'entr'eux qui voyageaient par terre se souciaient assez peu d'allonger leur route ; ce qu'ils recherchaient, c'étaient les grands centres de population où ils avaient chance de rencontrer des docteurs illustres et surtout des princes généreux. La lecture de quelques *Rehla*, ou récits de pèlerinage, prouve cela jusqu'à l'évidence. Cette rapidité des communications littéraires au moyen âge était d'ailleurs un fait général, même en Europe. M. Renan le constate, à la page 159 de son *Averroïsme*.

Mais en voilà bien assez sur ce sujet. Il est temps d'aborder l'analyse de l'ouvrage du prêtre renégat, d'Abd Allah l'interprète.

Le manuscrit de la Bibliothèque d'Alger, sur lequel je vais faire cette analyse, porte le n° 1083. Il est intitulé :

تجربة الأريب في الرد على أهل الصليب

On a vu qu'il est du format petit in-4° et qu'il contient 71 feuillets. C'est malheureusement une copie moderne et qui n'a pas été faite avec beaucoup de soin.

J'appelle l'attention de nos correspondants de Tunis sur cette œuvre : ils sont en position de nous en procurer un bon exemplaire, puisque c'est là qu'Abd Allah a publié d'abord son *Tohfat* et qu'il paraît impossible qu'il ne s'en retrouve pas encore quelque manuscrit, surtout dans les bibliothèques des mosquées. Je leur recommande cette recherche, au nom de la science.

Abd Allah et son volume étaient bien connus à Tunis, puisque Kerouani en parle en ces termes dans son *Histoire de l'Afrique* :

« L'Interprète Abd Allah, ancien prêtre chrétien converti à l'Islamisme, a fait un éloge pompeux de ce calife (Abou'l Farès Ahmed) dans son ouvrage intitulé : *Tenfet el Adib fi Rad'ala Ahel es-Slib.* » (p. 254).

Bien que le titre soit altéré, il est très-facile d'y retrouver le véritable, que nous avons donné à la page précédente.

Kerouani cite encore, à la page 256, un passage d'Abd Allah, qui se retrouve dans notre M^e, circonstance qui assure tout-à-fait l'identité du personnage et de son œuvre.

Maintenant, je puis aborder l'analyse proprement dite des parties du livre d'Abd Allah qui peuvent le mieux élucider la question posée au début de ce travail.

Le cheikh Abd Allah ben Abd Allah et-Teurdjman divise son ouvrage en trois sections, dont voici un aperçu :

1° Origine des idées de conversion de l'auteur et comment il les réalisa. A ce début autobiographique, il joint le récit des faits principaux du règne de l'émir El-Moumenin Abou'l Farès Ahmed, auprès duquel il arriva en 1388 de Jésus-Christ et dont le règne est compris entre les années 1370 et 1393.

2° Il raconte les principaux événements du règne d'Abd el-Azziz, fils du sultan précédent et qui régna à Tunis de 1393 à 1433. C'est ce sommaire de la deuxième section qui nous fait savoir (page 3 du m^e) que son livre fut composé en 823 de l'hégire, soit 1420 de notre ère, neuf ans avant que Senouci vint au monde.

3° Cette dernière partie de l'ouvrage, et la plus considérable, est toute scolastique et a pour but d'établir la vérité de la mission de Mahomet et la fausseté de notre religion, au moins telle qu'elle est pratiquée depuis l'hégire.

Reprenons maintenant chacune de ces divisions et analysons-les avec un peu plus de détail.

PREMIÈRE SECTION. Abd Allah ben Abd Allah Teurdjman, le renégat, ne donne nulle part son nom chrétien ni celui de son père, tandis qu'il nomme sans scrupule le vieux professeur de théologie qui le poussa vers l'Islamisme et qu'il appelle Nicolas Martel.

Il se dit natif de la ville de Majorque (*Miourka*), c'est-à-dire de Palma. Cette confusion géographique d'Abd Allah peut s'excuser au commencement du 15^e siècle, puisque Georges Sand la signalait encore en 1838, dans des ouvrages qui avaient la pré-

tention d'être classiques (V. le Récit de son séjour dans cette île).

Passons la description de ladite ville, qui n'a guère que le mérite d'être très-courte et arrivons au vif du récit d'Abd Allah. Le voici qui va enfin parler de lui.

Son père était un des bourgeois de Majorque; il n'eut pas d'autre enfant qu'Abd Allah. Quand celui-ci eut atteint l'âge de six ans, l'auteur de ses jours l'envoie chez un savant prêtre, où il étudie le texte de l'Evangile pendant deux ans, au bout desquels il savait par cœur plus de la moitié de ce livre, ce qui n'était pas un grand effort de mémoire.

A huit ans, il commence l'étude du langage de l'Evangile — le grec, sans doute — et de la logique, et la continue pendant six ans.

Devenu un adolescent de 14 ans et possédant toute la science qu'il pouvait sans doute acquérir dans son île, il est envoyé sur le continent, à l'Université de Lérida, en Catalogne. Ici, description de cette ville et de sa rivière, dont le sable est mêlé de paillettes d'or.

Pendant six ans, il s'y consacre à la physique et à l'astronomie. Le voilà un grand garçon de vingt ans

Quatre autres années données à l'Evangile et à l'éloquence, et Abd Allah se trouve avoir atteint l'âge de vingt-quatre ans.

Il quitte alors Lérida pour se rendre à la célèbre université de Bologne, en Lombardie. Il étudie auprès du doyen la science *des sources de la religion chrétienne et de la philosophie*, acquiert la confiance de ce dignitaire, qu'il appelle Nicolas Martel (1) et devient son bras droit. Dix années passées auprès de ce doyen l'amènent à l'âge de trente-quatre ans. Le voilà homme fait.

Un jour, Nicolas Martel, à propos du vrai sens à donner au mot *Paraclet*, lui dit que Mahomet, le prophète des Musulmans, est le véritable Paraclet annoncé par nos Ecritures. Là-dessus, l'élève se décide à embrasser l'Islamisme et le maître lui donne 50 dinars (500 fr.), pour lui faciliter les moyens d'exécuter ce beau dessein. Avec ce viatique, Abd Allah retourne à Majorque,

(1) Au moyen des données chronologiques fournies par Abd Allah lui-même, on voit qu'il a dû arriver à Bologne en 1377. Il ne serait peut-être pas impossible de savoir si, à cette époque, le doyen de l'université de cette ville s'appelait Nicolas Martel, ou de quelque nom approchant.

où il séjourne six mois; puis il va en Sicile, où il reste cinq mois. Enfin, un navire, à destination de Tunis, se présente et il s'y embarque.

Ici, je demande à faire une courte digression :

Le récit autobiographique n'explique pas du tout cette monstruosité à nos yeux, du prêtre ou tout au moins de l'élève en théologie qui se fait musulman. L'étude des circonstances, de temps et de lieu nous aidera peut-être à deviner cette triste énigme.

Abd Allah termine ses études à l'université de Bologne, vers la fin du 14^e siècle. M. Renan, dans son intéressante étude sur l'Averroïsme, nous apprend que cette université n'était, pour ainsi dire, qu'une succursale de celle de Padoue; les mêmes professeurs allaient de l'une à l'autre; et tous, à cette époque, étaient sous l'influence de l'Averroïsme ou philosophie péripatéticienne arabe. Certes, cette influence était de nature à conduire vers l'indifférence en matière de religion plutôt qu'à l'Islamisme; mais cette doctrine, on le sait, a pu produire des effets très-opposés, en rapport avec les interprétations très-diverses qu'elle a reçues et avec l'esprit du siècle. Assurément, à notre époque et avec la nature de nos études, dans aucune université ou séminaire, nul étudiant ne serait amené par cette voie à une conversion du genre de celle d'Abd Allah.

Mais au 14^e siècle, à Bologne, à Padoue et dans tout le Nord-Est de l'Italie, on était infatué des Arabes en philosophie et en médecine; on les préférait à tout, même aux anciens. Quand on en est venu à regarder une nation comme possédant le plus ample et le plus précieux dépôt des connaissances humaines, on acquiert facilement pour elle un respect superstitieux qui peut s'étendre jusqu'à d'autres matières que celles où elle passe pour exceller. La supériorité scientifique et intellectuelle une fois bien admise, on est porté naturellement à concevoir une haute idée du culte qui a obtenu les préférences de ces hommes incontestablement supérieurs.

Ne peut-on pas trouver, dans cet ensemble de considérations, l'explication du fait si étrange au premier aspect, de ce prêtre catholique qui se fait musulman? Il est bien entendu qu'ici je raisonne dans l'hypothèse d'une conversion sincère.

Mais revenons à notre homme.

Le voici enfin à Tunis, où il reçoit pendant quatre mois l'hospi-

talité de quelques marchands chrétiens. Son intention de se faire musulman arrive à la connaissance du sultan hafsite Abou'l Farès Ahmed par l'intermédiaire d'un certain Youcef Tebib, ainsi surnommé à cause de sa profession de médecin. Celui-ci sert d'interprète dans une entrevue qui a lieu entre Abd Allah et le prince. Le sultan demande d'abord au chrétien quel est son âge et quelles études il a faites ; puis, voulant que la conversion de cet homme eût du retentissement, il fait venir les chrétiens parmi lesquels devaient se trouver les marchands qui lui avaient donné l'hospitalité, et les questionne sur son compte, pendant qu'Abd Allah s'était retiré dans un cabinet voisin.

— Qu'avez-vous à dire de ce *prêtre* (فسييس) nouvellement arrivé ici, sur ce navire ? dit le sultan.

— O notre seigneur, c'est un grand savant dans notre religion ; et nos professeurs disent qu'il n'y en a pas de plus éminent que lui. Il est un des degrés de la science et de la foi dans notre religion.

— Et que direz-vous de lui s'il embrasse l'islamisme ?

— A dieu ne plaise ! Il ne ferait pas une action semblable !

« En entendant dire cela, le sultan m'envoya chercher, dit Abd Allah. Je comparus devant lui et fis une profession de foi musulmane sincère, en présence des chrétiens qui, à ce spectacle, semblaient vouloir m'exorciser avec force signes de croix. »

La conversion d'Abd Allah ne laissa pas d'être lucrative pour lui : on lui assigne d'abord une solde de quatre dinars par jour et une maison privée à son usage. On le marie avec la fille d'El Hadj Mohammed es-Seffar. Il reçoit alors cent dinars d'or (1.000 fr.) pour cadeau de noces et un habillement complet.

Il nous apprend que son épouse le rendit bientôt père d'un fils qu'il nomme Mohammed pour appeler sur lui la bénédiction du Prophète.

2^e SECTION (page 10 du m^e). Abd Allah continue son autobiographie. — « Cinq mois après ma conversion, dit-il, le sultan me nomme caïd de la mer, ayant séance au Divan ; sa volonté est que j'apprenne l'arabe à fond, afin de pouvoir interpréter entre les Chrétiens et les Musulmans. Dans l'espace d'un an, j'arrive à bien connaître cette langue.

« J'assistai à l'expédition des Génois et des Français contre la ville de Mahdia (du 22 juillet à la fin de septembre 1390), et j'interprétai pour le sultan dans toutes les réponses qu'il fit à

leurs lettres. Puis les ennemis s'étant séparés à la suite de l'échec de leur entreprise, je partis avec mon maître pour le siège de Gabès, pendant lequel je fus chargé de son trésor. J'allai ensuite au siège de Gafsa, où commença la maladie dont il mourut, le 3 chaban 796 (1393). »

Abd el Azziz, fils du sultan défunt, continua tout ce que son père avait fait pour le renégat et y ajouta même de nouvelles grâces.

Mais arrêtons-nous un instant sur un passage qui a sa valeur historique. On sait que les écrivains qui ont raconté l'attaque franco-génoise contre Mahdia, en juillet, août, septembre 1390, ne s'accordent pas plus sur le but que sur l'issue de l'entreprise. Selon Paul Émile, Folietta et Bizaro, elle avait pour but la répression de la piraterie barbaresque, et elle finit par un traité assez honorable. Selon Froissard, on tira l'épée sans raison et on la rengaina sans gloire. Car, d'après lui, lorsque les Musulmans envoyèrent un parlementaire afin de demander pourquoi on venait les attaquer, le duc de Bourbon répond que c'est parce que les Sarrasins ont crucifié Jésus-Christ et qu'ils ne croient pas à la Vierge Marie. Cette hérésie historique fait naturellement rire les Infidèles, qui ripostent que se sont les Juifs, et non pas eux, qui ont crucifié *Sidna Aïssa* (Jésus-Christ).

Mais Froissard n'inspire guère de confiance, lorsqu'on examine son récit en détail : comment croire aux fantastiques musulmans dont il rapporte les noms, et qui sont le galant sarrazin Agadin-quer, fils du *Duc* d'Oliferne, cet amoureux, — « parfaitement et de bon cœur » — de la belle Absala, fille du roi de Tunis, et héritière de son père, après son décès ; — Belluis, sire de la cité de Maldages ; — puis, Brahedin, qu'il dit être de Tunis, après avoir avancé qu'il était de Bougie. Cette collection de héros à physiologies très peu africaines ne dispose guère à admettre que le chroniqueur qui les met en scène, à la façon européenne, ait été très bien informé. Aussi, rien dans son récit ne fait soupçonner des négociations pour un traité proprement dit.

Mais le témoignage d'Abd Allah est ici de quelque poids : il assistait à l'entreprise, était interprète principal du sultan et peut être cru, lorsqu'il dit avoir traduit des réponses de celui-ci aux lettres des croisés.

Suivre plus loin Abd Allah dans ses récits autobiographiques et historiques serait dépasser les bornes de notre cadre. Nous l'avons

pris au berceau, enfant de six ans et chrétien ; le voici homme fait et bien établi dans sa personnalité musulmane. Il a pris une femme africaine, il est père d'un enfant né dans le pays, il vit d'assez bons emplois dans l'administration tunisienne et est même devenu un des familiers du sultan. Parvenu à l'âge de 66 ans lorsqu'il écrit son livre, et comptant alors 32 ans de séjour à Tunis, il est profondément acclimaté et assimilé au sol et aux usages.

Il a donc pris racine dans le vif de l'Islam et n'aurait plus aucun droit à notre attention, n'était la 3^e partie et la plus étendue de son ouvrage. Là, se trouve l'arsenal d'arguments contre le christianisme que les docteurs musulmans ont successivement mis à contribution, sans néanmoins toujours le citer.

Entre lui et Senouci, la question d'antériorité n'est pas douteuse, tranchée qu'elle est par des dates positives. Celle d'emprunts faits par ce dernier à son devancier paraît infiniment probable. Un livre comme celui d'Abd Allah n'a pu passer inaperçu dans le monde musulman et son retentissement a dû beaucoup se prolonger : son auteur était un prêtre catholique ou du moins considéré comme tel. Cette critique détaillée et positive du christianisme, jetée parmi les docteurs de l'Afrique par un homme dont on ne pouvait nier la compétence, était un auxiliaire précieux pour la scolastique locale et dut produire un bien grand effet. Il n'y a aucun moyen de supposer que Senouci ne l'ait pas connue, et s'il l'a connue, pouvait-il puiser à meilleure source ?

Je n'insisterai pas davantage sur ce point et je laisserai à celui qui entreprendra un travail complet sur cette dernière partie de l'œuvre d'Abd Allah, le soin de l'élucider complètement et surtout d'en analyser avec détail la partie dogmatique, la plus étendue et la plus importante et celle qui exige des connaissances théologiques que je n'ai pas. Aussi, j'ai voulu simplement signaler cette étude aux hommes laborieux et compétents. En s'en occupant avec zèle et conscience, ils ne résoudreont pas seulement un intéressant problème historique, ils feront une œuvre d'une utilité plus pratique qu'on ne le pense.

J'ai effleuré la question de prêtrise en ce qui concerne Abd Allah ; je dois y revenir un instant.

S'il est certain qu'en racontant la longue série de ses études (28 ans), il ne dit nulle part qu'il ait été ordonné prêtre, il est certain d'un autre côté que les personnages qu'il met en scène lui donnent ce titre et qu'il ne proteste pas. Mais ses

études minutieusement indiquées sont-elles bien celles d'un prêtre à cette époque? J'en ai donné la suite: c'est aux ecclésiastiques versés dans ces matières à décider si, au 14^e siècle, le cours d'études théologiques était bien tel qu'Abd Allah nous l'indique; pour ma part, je ne le pense pas. Mais c'est encore une question qui ne sera bien résolue qu'après une étude plus complète du livre de ce renégat.

Quant à la question de bonne foi dans la conversion d'Abd Allah, elle est facile à trancher, par les raisons que voici :

On se rappelle que sa première pensée en ce genre lui vient à la suite de l'explication du mot *paraclet*, donnée par le vieux docteur bolonais, Nicolas Martel. Or, cette explication peut tromper un musulman à qui on présente isolément le passage de l'évangile de St-Jean où il est question de cet *envoyé*, lequel n'est autre que le St-Esprit. Ne sachant pas le grec, il ne peut s'apercevoir que ses docteurs substituent le mot *periclytos*, ou *glorieux* au mot *paracletos*, avocat, *consolateur*, qu'il y a dans le texte. Il peut donc accepter à la rigueur ces déductions spécieuses d'un fait faux : que *Ahmed* et Mohammed sont deux noms analogues, dont le premier signifie *loué*, honoré d'éloges : que ce qui est *glorieux* devant être *loué*, *paraclet* égale Mahomet, *quod erat demonstrandum* ! Quand un naïf Moumen trouve dans le livre d'Ahmed Abd el-Halim, ou ailleurs, toutes ces belles choses, qu'il n'a aucun moyen de contrôler, il est tout simple qu'il s'incline et croie. Mais notre Abd Allah qui avait fait ses études théologiques et qui affirme avoir appris la langue de l'évangile, c'est-à-dire le grec; Abd Allah, qui avait ces textes sous les yeux, ne pouvait croire que la mention d'un *envoyé* de Dieu dont la mission devait s'accomplir sur des contemporains — le texte le dit formellement — dût s'appliquer à un prétendu *envoyé* qui n'arriverait que six cents ans plus tard. On ne saurait donc le soustraire à ce dilemme :

Ou Abd Allah a été de bonne foi en adoptant l'explication islamique du fameux mot *Faracleta*; et alors, non-seulement il n'a jamais été un prêtre catholique, mais pas même un étudiant en théologie.

Ou il connaissait la fausseté de cette explication, et alors il était un fourbe. Par malheur, c'est par cette dernière corne du dilemme qu'il est décidément saisi. L'influence de l'averroïsme, l'engouement pour les Arabes, qui régnait alors dans le Nord-

Est de l'Italie, et que j'ai indiqués précédemment, sont donc la seule circonstance atténuante qu'on puisse invoquer en sa faveur. Le lecteur appréciera.

Mais, pour nous reposer du spectacle de cette monstrueuse apostasie, opposons, à Abd Allah, un de ses compatriotes qui en fut la complète contre-partie.

L'île de Majorque était destinée à voir dans le même siècle, deux de ses enfants, natifs de Palma, se faire remarquer à Tunis par des actes d'une nature bien différente. Le premier est Raymond Lulle, qui avait appris les langues étrangères, notamment l'arabe, pour être plus à même de travailler avec efficacité à la conversion des Infidèles.

On le trouve à Tunis, en 1292, argumentant contre les docteurs de l'Islam, à qui il veut faire adopter le dogme de la trinité, chose difficile pour ces enragés monothéistes. Un savant docteur arabe, qui avait pris plaisir à disputer avec lui, a le crédit de faire commuer en un simple bannissement la peine capitale qu'il avait encourue pour avoir attaqué la religion de l'endroit.

Vers 1305, il reparait en Afrique, s'arrête à Bône où il réussit à convertir plusieurs philosophes averroïstes qui regardaient la foi comme opposée à la raison. Il avait aussi opéré quelques conversions à Alger, lorsque le philosophe arabe Homerius (Omar) qu'il avait réfuté de vive voix et par écrit, fut cause qu'on l'arrêta et qu'on le mit au cachot. Comme il ne voulut pas promettre de changer d'opinion ou de se taire, on le bannit à perpétuité comme perturbateur du repos public.

Enfin, le 14 août 1344, ayant près de 80 ans, Raymond Lulle débarque pour la deuxième fois à Tunis ; de là, il va voir à Bône ses anciens amis, puis se rend à Bougie, où, après s'être concerté avec quelques indigènes convertis, il prêche, avec confiance, Jésus-Christ incarné. Cette audace irrite les musulmans, qui le poursuivent à coups de pierres et le laissent pour mort sur le rivage (1). La nuit, des marchands génois emportent sur leur navire le pauvre vieillard respirant encore. Il expire le jour de St-Pierre et de St-Paul, le jour même où leur bâtiment arrivait en vue de l'île de Majorque.

(1) Une miniature, qu'on trouve souvent en tête des mss de Raymond Lulle, le représente assommé à Bougie par les Musulmans, qu'il provoque par ces mots : « *Quod Sola christianorum religio est vera.* » V. RENAN, *Averroïsme*, p. 224.

Raymond Lulle fut un des ennemis les plus acharnés de l'averroïsme.

Il est donc, à tous égards, l'exacte contre partie de notre Abd Allah.

Je ne terminerai pas cette longue étude sur le renégat mayorquin, sans parler d'un ouvrage dans le genre du sien et qui peut très bien n'en être qu'une émanation. Sans nom d'auteur et sans date; la copie que j'ai sous les yeux doit être pourtant de 836 (1432), car elle est de la même main qu'une autre à la suite de laquelle elle arrive (le n° 926 de la Bibliothèque d'Alger) et qui est rapportée à cette époque. Ce traité est intitulé :

مفتاح الدين المجادلة بين النصارى والمسلمين

Voici une des citations bibliques de cet ouvrage : je la reproduis telle quelle avec sa lacune et ses incorrections :

جود فابس اننسيون بونش م بلبيط رينش فابط انطرة ملشرم

De peur que quelque cryptologue ne perde son temps à chercher ici toute autre chose que ce qui s'y trouve en effet, je m'empresse d'annoncer au lecteur que c'est une citation tronquée du 6° verset du 109° psaume de David, latin de la Vulgate, et qu'il faut lire :

« Judicabit in nationibus, implebit ruinas : *conquassabit capita in*
» terra multorum. »

Conquassabit a été omis dans la transcription arabe où les autres mots sont fort écorchés.

L'auteur indiquait que sa citation était empruntée au *Zabour* (psaumes de David) et qu'elle était écrite بالعجمية (en langue étrangère). Avec ces indications et la *Concordance de la Bible*, il m'a été facile de retrouver ce passage.

En attendant une analyse complète de la 3^e partie du livre d'Abd Allah, je terminerai ici mes études sur ce renégat.

Ce n'est pas assurément une noble figure que celle que le hasard m'a permis de restituer ainsi, dans la galerie des hommes d'Afrique; mais c'est au moins une personnalité très curieuse.

A. BERBRUGGER.